

Lurelu



Fragilité d'un monde

Marie Fradette

Volume 35, numéro 1, printemps-été 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66412ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

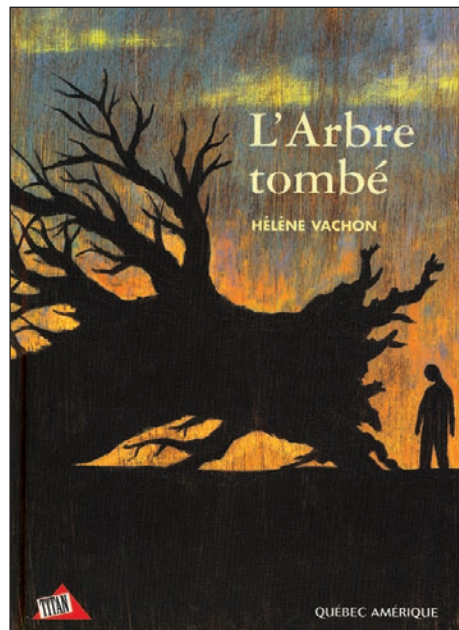
[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fradette, M. (2012). Fragilité d'un monde. *Lurelu*, 35(1), 77–78.

Fragilité d'un monde

Marie Fradette



Auteure prolifique et talentueuse, lauréate et plusieurs fois finaliste pour le Prix du Gouverneur général, Hélène Vachon se retrouve fréquemment sur les palmarès des livres préférés des jeunes de Communication-Jeunesse. En 2010, notamment, elle y figurait pour *Mon coup de foudre*, écrit en collaboration avec Johanne Mercier et Reynald Cantin. En 2007, elle publie *L'Arbre tombé*, un magnifique roman empreint de sensibilité, pour lequel elle a été finaliste au Prix des bibliothèques de la Ville de Montréal.

L'Arbre tombé, c'est l'histoire d'un vieux chêne, immense, épargné lors de la construction de l'Institut Denault. Situé à quelques mètres de cette école, il préserve les enfants de la chaleur de l'été et vit avec eux au rythme régulier du temps qui passe. Mais après plusieurs jours de pluie, l'arbre s'effondre sur la partie ouest du bâtiment. Heureusement, personne ne se trouve dans cette aile en ce mercredi matin, du moins c'est ce qu'Émile Renaud, directeur de l'école, croit au départ. Olivier, un élève de 14 ans, et Mademoiselle Dora, professeure de musique, y sont pourtant, prisonniers des décombres. Ce roman, écrit tout en finesse et en poésie, est pétri de douceur, de silence, de force et de fragilité. L'importance accordée aux différentes dualités qui s'affrontent pour mieux s'unir constitue l'essence même du récit.

Jeu d'opposition

Un jeu des contraires sous-tend le texte, et les branches de l'arbre se posent ainsi comme autant de ramifications possibles à l'analyse. Plusieurs thèmes s'affrontent pour offrir finalement un duel constant entre la vie et la mort. Ce jeu d'opposition se présente ici comme une thématique fertile que je vous invite à explorer à travers quelques pistes.

Prenons la force et la fragilité de la vie, deux thèmes surtout exploités à travers l'arbre et les humains qui l'entourent. Le chêne se dresse à quelques pas de l'école et se pose en géant devant ces liliputiens : «Est-ce parce que je suis si grand qu'ils me semblent si petits? Est-ce parce que je suis si

vieux qu'ils me semblent si jeunes?» On en parle comme d'une masse «gigantesque», «grosse», faite de tissus puissants, d'un amas de nerfs, par rapport aux humains petits, fragiles, une fourmilière, selon le colosse lui-même. Une fois tombé sur l'Institut, une fois mêlé à ce monde d'humains, imbriqués dans cette école, l'arbre permet d'entretenir cette antinomie : «Je n'ai jamais rien vu d'aussi gros. C'est presque monstrueux. J'en ai déjà vu, des arbres, mais celui-là n'est pas de la même espèce. Six personnes arriveraient tout juste à le circonscrire.» Et encore, pour souligner l'impossible, mais pourtant réelle chute du géant, on s'étonne d'un tel «attirail» de racines, de la «grosseur» encore jamais vue.

Cette mise en opposition atteint un second niveau à travers la métaphore de l'arbre et du roseau, mettant en scène le chêne et Mademoiselle Dora, les deux victimes de cette catastrophe. Il serait pertinent d'amener les élèves à comprendre l'essence de cette métaphore qui exploite la robustesse de l'un et la délicatesse de l'autre, d'elle, si menue, frêle, «blonde comme le bois, mince et petite», comme la flûte qu'Olivier tient entre ses «gros doigts». L'analogie est d'ailleurs clairement évoquée lorsqu'Olivier dit : «Nous n'avions que le chêne, il manquait un élément à la fable [...] Le roseau c'était Mademoiselle Dora. Elle en avait la souplesse, la fragilité, la discrétion. Or, les roseaux ne meurent jamais foudroyés. Ils s'éteignent, c'est bien différent. La plupart

du temps d'ailleurs, on ne s'en aperçoit même pas. Petit à petit, ils sèchent, s'amenuisent, deviennent de plus en plus diaphanes et... disparaissent sans faire le moindre bruit.» Comparer la mort de ces deux êtres qui contrastent tout en se rejoignant dans une même finalité s'inscrit aussi dans l'analyse. D'un côté Mademoiselle Dora n'arrive plus à parler, se meurt «tremblante» sous le poids du titan et des décombres, comme un roseau, alors que l'arbre s'effondre dans un fracas, mais tarde à mourir, tremble lui aussi, offre une «vibration basse», «bouge de l'intérieur».

Puis justement, cette mort provoque un autre antagonisme, celui-là entre le silence et le bruit, omniprésents. Le chêne tombe en provoquant un bruit intense, alors que Mademoiselle Dora meurt en silence. Le vocabulaire choisi accentue les contrastes clairs entre le «bruit effrayant», «le grand vacarme feuillu», «un interminable gémissement [...]» puis «plus rien», le silence qui s'offre pour toute réponse après le drame.

Les sens à exploiter

Tout ce silence qui enveloppe l'histoire, et qui s'oppose continuellement au fracas produit par la chute, prend une autre dimension lorsque le lecteur apprend que l'Institut abrite des enfants aveugles. Il est alors possible d'observer à quel point tous les autres sens sont exacerbés et comment l'auteure réussit à les exploiter.

Amenez vos élèves à relever toutes les notations relevant de l'ouïe, de l'odorat et du toucher.

Comment les enfants aveugles parviennent-ils à exprimer la peur sans voir la catastrophe? Ils l'entendent d'abord. Le bruit, qu'il soit fort, sec ou même doux, s'oppose au silence. Ce «silence effrayant» qui suit la déclaration d'amour d'Olivier à Mademoiselle Dora; le silence brisé par la flûte d'Olivier qui perce les décombres pour parvenir jusqu'aux secouristes; le silence d'Olivier et le «vacarme» que font les secours quand ils arrivent près de lui; le silence et le torrent qui fait rage à l'extérieur de l'école; le silence

de Renaud, le directeur, catastrophé devant l'évènement et incapable d'exprimer haut et fort ce qu'il ressent. Cette absence de bruit, c'est aussi les ordinateurs « muets » ou encore les enfants qui se tiennent droits « sans dire un mot ». L'attention portée au moindre son s'entend à tout moment, alors que le silence « long », « lourd », s'impose partout.

Il faut saisir ensuite la place accordée à l'odorat. L'odeur de l'arbre, la senteur de la terre, le parfum du « dehors » qui entre dans l'école et remplit les poumons permet une entrée saisissante dans cet univers : « C'est d'abord l'odeur qui frappe. Une forte odeur de végétation et de terre noire. Elle envahit la pièce, étire les cous des enfants qui hument à qui mieux mieux. C'est une odeur de vie, une odeur d'été, de campagne et de pique-niques. L'effet est fulgurant. »

Enfin, le sens du toucher apparaît essentiel à la compréhension des choses. Celui exploité par Olivier est particulièrement saisissant lorsqu'il entre en contact avec l'arbre : « une substance à la fois familière et insolite : l'écorce [...] dure, gluante, creusée de rides profondes » qui se pose au-dessus de sa tête. Lorsqu'il touche Mademoiselle Dora, la sensation est tout aussi intense, mais totalement différente. Il découvre le corps de Dora, frêle, fragile, comme la feuille de chêne qui tombe dans son cou, « frais, lisse et odorant ». Une autre piste intéressante à explorer consisterait à poursuivre cette observation en relevant le contraste entre l'écoute des enfants et celle des voyants.

Les personnages ou l'arbre humanisé...

Au fil de cette histoire faite de questionnements, d'amour, de vie, de mort, il y a quelques personnages qui se confient, expriment leur désarroi vis-à-vis de cet évènement soudain. À tour de rôle, chacun défile, occupant un chapitre à la fois. Le changement de focalisation permet plusieurs points de vue sur la catastrophe. Celui de quelques voyants et celui des enfants. Quelles préoccupations motivent les protagonistes? Comment vivent-ils la catastrophe? L'analyse permet de dégager ce que chacun tient enfermé au fond de lui, ce que chacun est. Olivier, par exemple, exprime son besoin de devenir un héros, de faire, de créer. Ce livre devient d'ailleurs son propre récit. En effet, à la fin du roman, on assiste à une fusion entre l'histoire et son écriture alors que le livre devient l'objet de sa création.

Par ailleurs, on peut s'attarder surtout à l'arbre et au fait qu'il s'exprime une seule fois. Pourquoi? Invitez les élèves à comprendre l'essence de cet ultime aveu. Cet arbre, c'est également un être que l'auteure humanise; il devient un personnage au même titre que les gens qui l'entourent. Comment cela se traduit-il au chapitre du vocabulaire utilisé pour le décrire?

Hélène Vachon fait du chêne une entité vivante à part entière, au-delà du végétal. D'abord, il faut voir la majuscule employée dans le nom, comme s'il s'agissait d'un pré-

nom, puis l'incipit du roman qui définit dès le départ sa condition d'être vivant : « Nos bouches sont des feuilles en plein vent et nos bras des branches portant la pluie et toute la mémoire du soleil. » Cette humanisation est développée abondamment tout au long du récit, mais d'abord dans le chapitre premier, dans lequel l'arbre s'exprime, ressent, anticipe la catastrophe : « Ma route s'arrête ici [...] Moi je ne peux plus attendre, certaines de mes racines sont déjà à nu, je tombe. Je meurs plutôt, puisque je vivais. » Attirez l'attention de vos élèves sur le choix de termes qui anthropomorphisent le chêne : sa « chevelure », son « cœur », ses « bras au lieu de ses branches », et sur son âme « pas très différente, au fond, de l'âme humaine ». Enfin, on insiste sur l'attraction qu'éprouve l'arbre envers les humains : penché vers eux, il semble même au fil des années se rapprocher d'eux, jusqu'à la chute, où il se retrouve étendu parmi eux.

La symbiose entre le chêne et les enfants atteint son apogée lors de cette finale. Et, à l'image de cette fusion, toutes les oppositions qui parsèment le roman sont faites de cette force d'attraction. Une fusion entre la nature et l'homme, entre la vie et la mort, entre des opposés qui n'ont de sens qu'une fois réunis. Voilà un roman riche en pistes de réflexion, un poème, un hymne à la vie.

lu

quelques-uns des conférenciers invités...

De mots & De craie

De la classe à la vie !

{ CONGRÈS PRINTEMPS 2012 }

Venez célébrer la lecture,
l'écriture et la littérature jeunesse.
www.demotsetdecraie.ca

Sherbrooke 17 et 18 mai 2012

Venez rencontrer des auteurs
et des illustrateurs de qualité,
des chercheurs influents et
des enseignants d'expérience
triés sur le volet en France,
aux États-Unis et au Canada.



Anne
Villeneuve



Rébecca
Daitremer



Daniel
Perrinac

